

MIANO, LEONORA (2006)

FRANCOFONÍA  
16 (2007)*Contours du jour qui vient*Paris  
Plon  
277 pp.**NATHALIE NARVÁEZ BRUNEAU**

Leonora Miano est née à Douala en 1973. Elle voyage en France en 1991 pour faire ses études, depuis elle s'y est installée. Après son roman *L'intérieur de la nuit* (Plon, 2005), première publication qui obtiendra le prix Révélation de la Forêt des Livres en 2005 et le prix Louis Guillou en 2006, elle obtient le prix Goncourt des Lycéens avec celui qui sera son deuxième roman publié *Contours du jour qui vient* (Plon, 2006). Dédié à "cette génération" (7) à qui l'auteure s'adresse dans le paratexte introductif et final, le récit sert à nourrir la réflexion pour un avenir africain libre, un nouveau jour "sur l'autre versant du désastre" (275). Son coda : la récupération de la mémoire pour se réhabiliter, reprendre confiance, revivre.

La narration présente l'histoire de Musango, narratrice homodiégétique qui, s'adressant à sa mère dans une écriture qui tiendrait plutôt du monologue intérieur nous révélant les intimes pensées de cette jeune protagoniste ainsi que ses réflexions sur son monde environnant et sa société, nous dévoile une Afrique incapable jusque-là de se prendre en main, cependant qu'elle présente une lueur d'espoir pour les jours qui viennent. Autobiographie fictive qui fait une autocritique du continent africain dont la plus grave incapacité est celle de ne pouvoir s'envisager :

Telle est cette terre première, le fameux berceau de l'humanité : elle n'engendre plus que des faits divers. [...] un jour d'antan nous avions une destinée. Nous l'avons mise au tombeau. Et lorsque de ce sépulcre profondément enfoui où nous l'avons abandonnée elle crie qu'elle bouge encore, [...] Nous nous appliquons la paume des mains sur les oreilles, pour n'entendre que les cadences déchaînées que nous nous sommes inventées pour nous étourdir et nous défaire de nous-mêmes. Au fond de nous, il n'y a plus que la voix caverneuse d'un dieu de désamour et l'image irréaliste d'une Europe à faire. [...] le blasphème perpétuel que nous commettons, réside dans cette incapacité à nous envisager nous-mêmes. (108-109)

Le texte est divisé en cinq temps dont deux mouvements encadrés par le prélude, l'interlude et le coda. La voix narratrice décrit sa venue au monde en deux temps ou sa venue dans deux mondes, ou alors, ses deux venues : la première où dans les bras de sa mère elle fut présentée à son père, quand elle vu le jour ; la deuxième où elle vint au monde des ombres, entourée de trois hommes, marchant dans la brousse. L'absence qui caractérise le prélude est elle aussi dichotomique : absence du père qui meurt, absence de la mère qui la rejette. Ainsi Musango est expulsée de chez elle par sa mère qui, sous les conseils de la vieille Sésé, l'accuse d'être ensorcelée. Devenue enfant de la rue, elle est aidée par Ayané (personnage principal de *L'intérieur de la nuit*), emmenée en brousse pour être protégée des kidnappeurs, elle sera finalement séquestrée et pendant trois ans elle servira Vie Éternelle, Lumière et Don de Dieu. Ces trois usurpateurs ont fondé une nouvelle religion dont l'espoir apporté pour reconforter les âmes est celui du voyage en Occident. *Faire l'Europe*, comme une guerre, comme un défi, loin du Mboasu, loin de la famille, loin des autres, loin de soi-même ; c'est se prostituer. Les filles confiées à ces trois hommes ne sont que des ombres soumises à leur volonté. Les ombres n'ont pas le choix : "Elles seraient à jamais des ombres, pour n'avoir pu se résoudre à faire un choix entre la vie et la mort. Toujours cette ambivalence, cette incapacité à se déterminer" (63). Mais Musango, elle, fait son choix :

Je veux croire malgré tout au surgissement d'existences valables. Qu'il soit possible d'arracher à la vie ce dont on n'aura pas hérité, et d'acquérir par sa propre volonté ce qui n'aura pas été transmis. Que le fruit nourri d'une sève empoisonnée puisse produire l'antidote au néant atavique. Je fais un rêve, et le caractère séditieux de cet acte mental me réchauffe et me renforce. J'ai douze ans. Je pense. Je respire. Je me soulève. Je suis la fin des temps qu'ils ne voient pas venir, le jour où on saura que le singulier surplombe le pluriel, que le second n'a de chance que s'il a permis l'émergence du premier. (100)

Ce *Premier mouvement* : *Volition*, éclaire la protagoniste d'un choix, sa volonté se détermine à quelque chose, elle présente la volonté comme moteur du changement, premiers pas vers la libération du corps et de l'esprit. Cette détermination confère à notre personnage un pouvoir jusqu'alors insoupçonné : la prise de confiance et d'assurance en elle-même. Le titre même de l'*interlude* nous éclaire sur ce sujet : *Résilience*.

Après s'être échappée du monde des Ombres, elle se retrouvera nez à nez avec 'la mangeuse d'âmes', qui prendra soin d'elle et la chérira quelques temps. C'est une rencontre avec soi-même, sa force intérieure. La vieille femme ne se laisse pas abattre, elle a été chassée de son village, comme Musango de chez elle, et elle est persécutée par les enfants du village voisin qui lui jettent des pierres, comme notre protagoniste avait été moralement lapidée par les trois "illuminés", elle arrive cependant à dessiner avec les pierres qui lui ont été jetées une figurine devant laquelle elle ne peut que se dire : "Tu es puissante, femme" (140). Elle nomme "la douleur pour pouvoir la chasser", la puissance lui donne la foi dans la vie ; Musango atteint à ses côtés la joie pour la première fois, cette joie lui donne la foi en une vie qui mériterait d'être vécue ; c'est la première fois aussi que nous lisons le nom de sa mère : Ewenji. Enfin nommée, elle revêtira une forme corporelle, elle aura une identité en dehors de l'image anonyme qu'elle avait revêtu jusque là pour la petite protagoniste.

La quatrième partie, est notre "second mouvement : génération". La guerre ayant ravagé le pays, hommes et femmes se trouvent perdus, démoralisés, affaiblis et sans trop de convictions. Leur dieu n'est qu'un "vocal, une attitude, une fuite à perdre haleine, loin de la liberté. Il est mis au banc des accusés, dans chacune de ces parousies enfiévrées qui nous accueillent pour nous rappeler sa seule et unique volonté : la destruction de la Création" (186-187). La guerre n'engendre pas de futur, pas d'estime, pas d'existence. Musango rencontre son institutrice, Mme Mulonga. Celle-ci voudra l'aider, elle la protégera quelques jours chez elle, lui donnera à manger et un lit où dormir. Cependant Mme Mulonga est déjà mère d'une fille égarée, dont elle se sentira doublement responsable, en tant que mère et en tant que guide ; la relation entre la mère et la fille ne laisse guère de place pour notre petite Musango "entre la tristesse de l'une et le ressentiment de l'autre" (225). Musango forte de son cheminement, de ses choix, de sa résilience et de son autogénération sera l'exemple à suivre pour les égarés. "Si je ne m'étais pas mise au monde, je serais comme elle [la Demoiselle, fille de Mme Mulonga] qui ne peut accepter d'avoir à vivre. C'est en y consentant que je peux voir le jour" (225).

Le Coda dissipe les ombres autour de Musango. Elle "sai[t] que le jour vient" (229). La rencontre avec sa grand-mère Mbambè est doublée d'une rencontre avec soi-même qui lui offre le courage et la raison de continuer :

Ce que vous devez faire pour épouser les contours du jour qui vient, c'est vous souvenir de ce que vous êtes, le célébrer et l'inscrire dans la durée. Ce que vous êtes, ce n'est pas seulement ce qui s'est passé mais ce que vous ferez. Si la paix, qui est aussi l'amour, s'allie à la vérité, qui est une autre figure de la justice, ce que vous accomplirez sera grand. (260-261)

Avec Mbambè à ses côtés, enfant de la rue accueillie par sa grand-mère, elle retrouvera sa mère. Cette folle à lier, ne reconnaîtra pas sa fille et quand elle le fera, elle n'aura qu'un geste destructeur envers elle. La violence s'auto génère, cet élan dévastateur alimenté par la haine, l'envie et l'absence de confiance en soi, figure l'absurdité de l'existence quand le futur est anéanti par l'absence d'espoir, d'objectif ou de lendemain. Une fois confrontée à sa mère, celle-ci l'emmènera chez la vieille Sésé, pour que quelqu'un prenne soin d'elle. Elle rentrera chez sa grand-mère, morte cette même nuit où la mère et la fille se sont reconnues, et c'est avec un espoir nouveau et une force décuplée que notre protagoniste envisage son futur :

Tu vois, maman, à présent c'est mon tour de vivre. J'ai gravi la montagne. Je me tiens maintenant sur l'autre versant du désastre qui n'est pas, comme je l'ai cru, la totalité du lien qui nous unit. Il était seulement comme mon abécédaire, mon tout premier manuel de vie. J'en lirai d'autres encore. Je prends la main de Mbalè, et c'est le cœur ardent que j'étreins puissamment les contours du jour qui vient. (274)